Jean Pillot. *Institution de la langue française. Gallicae linguae institutio 1561*. Texte latin original. Introduction, traduction et notes par Bernard Colombat. Textes de la Renaissance, Série Traités sur la langue française. Paris, H. Champion, 2003. P. cxviii, 365.

Peu de seiziémistes connaissent Jean Pillot et sa grammaire française. Né à Bar-le-Duc vers 1510–15 et mort à Phalsbourg en 1592, ce juriste franco-germanique se fit aussi linguiste à ses heures pour assumer ses fonctions de précepteur auprès de Georges-Jean de Lützelstein, jeune noble allemand qu'il accompagna à Heidelberg où il soutint lui-même son doctorat en droit en 1557. Dédiée au prince Wolfgang de Bavière et publiée pour la première fois chez l'imprimeur parisien Étienne Groulleau en 1550, la *Gallicae linguae institutio* ne connut pas moins d'une quinzaine d'éditions dans la seconde moitié du XVI^e siècle et fut encore rééditée au siècle suivant. L'édition que nous présente Bernard Colombat, spécialiste des théories linguistiques à la Renaissance et à l'Âge classique, n'est pas celle du texte d'origine (celui-ci avait fait l'objet d'une réimpression chez Slatkine en 1972) mais de son important remaniement sous la surveillance de l'auteur, qui parut à la fois chez Groulleau et Wechel à Paris ainsi que chez Sylvius à Anvers en 1561 (le texte de référence étant celui paru chez Groulleau).

Grâce à une copieuse et savante introduction d'une centaine de pages, nous pénétrons dans cet ouvrage singulier qui nous offre une des premières méthodes d'enseignement du « français langue étrangère » et dont l'influence se fera sentir dans toute une tradition de grammaires françaises rédigées en latin à l'usage des étrangers désireux de se perfectionner dans le vulgaire gallican. Sans doute existait-il déjà, au milieu du XVI^e siècle, plusieurs ouvrages relativement satisfaisants pour apprendre le français. On pense à l'*Éclaircissement de la langue françoise* de Palsgrave (1530 ; réimpression Slatkine, 1972), à la *Grammatica latino-gallica* de Sylvius (1531 ; rééditée par Colette Demaizière, H. Champion, 1998) et au traité grammatical de Louis Meigret, rédigé en orthographe réformée et publié en 1550 (réimpression Slatkine, 1972). Mais ce ne sont pas véritablement des grammaires authentiquement françaises mais plutôt, surtout dans le cas de Sylvius, des traités dont les concepts latins sont étendus au français.

L'*Institutio* de Pillot n'a plus pour but de « traduire » des auteurs latins en français. Elle contribuera donc à fixer le genre de la grammaire à des fins pédagogiques purement françaises, non seulement pour le profit des étrangers mais pour le service des Français eux-mêmes, en particulier dans les pages très nouvelles sur les parties du discours. Après quelques remarques sur la phonétique et l'orthographe, le plus long développement est, en effet, consacré aux huit parties du discours, divisées, comme elles l'étaient déjà chez Priscien, en *déclinables* (article, nom, pronom, verbe, participe) et *non déclinables* (adverbe, préposition et conjonction). Si certaines analyses peuvent paraître décevantes (comme celle de l'article qui, n'existant pas en latin, reste encore à inventer), d'autres, par exemple celle du verbe (qui occupe une centaine de pages), sont remarquablement développées et ne trouvent leur semblable dans aucun des ouvrages contemporains. Dans

son Introduction, Bernard Colombat procède à des comparaisons instructives avec d'autres traités comme ceux de Palsgrave (1530), Sylvius (1531), Meigret (1550), Estienne (1557) et Garnier (1558), ou, plus modestement, avec la tradition de la grammaire humaniste italienne (p. lxxvi). On trouvera également en annexe une comparaison entre les éditions de l'*Institutio* publiées à Paris (1561) et à Lyon (1586) ainsi qu'un tableau comparé des conjugaisons françaises au XVI^e siècle dans les ouvrages déjà cités auxquels s'ajoutent ceux de Du Wes (1532), Ramus (1562), Bosquet et Cauchie (1586).

On pourra regretter que, si la traduction française moderne indique la pagination correspondante de l'original, le texte latin, en revanche, ne comporte pas de renvois à la traduction. De même, dans l'Introduction, il n'est pas clair si les nombreuses citations renvoient au texte latin ou à sa traduction (par exemple, pages xvi et xxi). Les copieuses notes apportées à la traduction répètent souvent les propos tenus dans l'Introduction et l'on aurait pu réduire sensiblement la taille de l'ouvrage en évitant ces redondances. La bibliographie regroupe utilement les éditions de la grammaire de Pillot, les traités des grammairiens anciens et les études des linguistes modernes. À la fin de l'ouvrage, plusieurs index renvoient aux termes techniques latins et grecs du texte latin, aux matières linguistiques traitées par Pillot à partir de la traduction, aux mots français cités par Pillot dans ses exemples, aux noms d'auteurs et de personnages anciens et modernes, et enfin aux dialectes, langues, peuples, villes et régions tels qu'ils apparaissent dans la traduction. De tels outils permettront aux futurs chercheurs d'explorer plus avant la constitution de cet étonnant métalangage latin au milieu du XVI^e siècle dans un ouvrage qui contient sans doute peu de véritables innovations théoriques mais où se manifeste un réel souci d'efficacité pédagogique.

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*

Jacqueline Cousin-Desjobert. *La théorie et la pratique d'un éducateur élisabéthain: Richard Mulcaster, c. 1531–1611*. Paris: Éditions SPM Lettrage Distribution, 2003. Pp. 520, including appendices (pp. 345–470).

No one would deny that Richard Mulcaster's "longévité exceptionnelle" (p. 24), his wide circle of notable acquaintances, and his involvement in a broad range of public issues as a headmaster (first of Merchant Taylors' School, then of St. Paul's) and educational theorist make his life a privileged point of entry into the "monde fascinant" (p. 20) of the English Renaissance. Jacqueline Cousin-Desjobert takes the reader on an extended tour of that world, shuttling back and forth between the key English texts of Mulcaster on pedagogy — *Positions* (1581) and *The Elementarie* (1582) — and their intellectual, political, and social contexts. The project is a promising one, and a wealth of detail is deployed, with the author's industry and enthusiasm for the task everywhere apparent. Particularly in delineating Mulcaster's diverse personal and professional relationships, which remarkably (for a man